

MARIANNARIA

De Charles Simond

C'est l'histoire d'un « amour fou », dans les jardins d'Eden, nous pourrions dire, entre Eve et Candide. Le scénario ne sort guère des rengaines classiques. Mais il est vécu et surtout raconté d'une manière singulière et attachante. Il la rencontre dans une brocante ou un vide-grenier, ce succédané du marché aux puces où on « chine » pour trouver l'objet « magique » que mirent à l'honneur Breton et les Surréalistes.

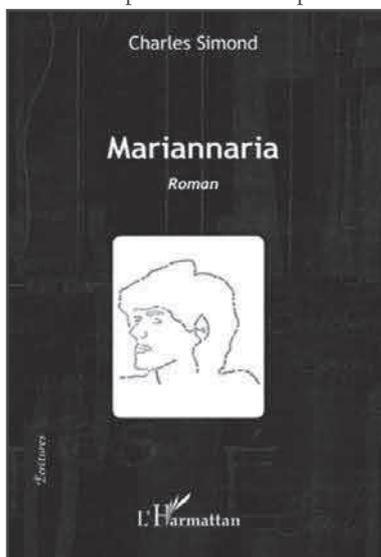
Cette fois-ci l'objet magique sera elle. En vraie femme actuelle libre, elle suit son désir et ne tarde pas à l'inciter en direct à l'amour physique. Il tombe amoureux en tombant dans l'herbe (piquante). Cet amour se terminera, puisque paraît-il, l'amour, toujours, finit mal.

Mais il dure assez pour que la décision de vivre ensemble soit prise. S'ensuivent des péripéties rocambolesques, la recherche du lieu, le déménagement et l'emménagement. Car le château en Espagne élu d'un commun accord est une ruine, privée d'eau et d'électricité, au beau milieu de la garrigue (ou de la lande) (1)

Il faut une jeunesse, d'esprit et de vigueur corporelle, pour concevoir ce rêve du retour à la nature, la vraie, celle qui ignore la muraille technologique dressée autour de chacun de nous, par-dessus le vieux confort bourgeois ou petit-bourgeois irrémédiablement installé. Nous nous rappelons l'épisode hippy post-soixante-huitard,

avec retour à la campagne, élevage des chèvres dans les pires conditions, communautarisme et autres prétendus affranchissements. La génération précédente s'est enthousiasmée pour le mouvement « Ajiste » (2) né des maquis de la Résistance. Avant la guerre de 14, on trouve les mêmes idées de communauté et d'érotisme lié à la libre nature, dans le groupe allemand « Die Brücke ». (3) Jeunesse éternelle, pas seulement, bien

des épisodes font penser à l'enfance. En particulier l'aspect fusionnel de cet amour. Le livre ne montre pas grand-chose de l'élue. On a deux fois une esquisse de sa silhouette : elle est mince, grande, auréolée d'une touffe de cheveux blancs. Mais on n'en saura pas



beaucoup plus sur ses particularités physiques ou comportementales, à peine quelques réactions étonnantes par-ci, par-là. ⁽⁴⁾

Les traits principaux de son caractère ressemblent à ceux de l'auteur jusqu'à la fusion. Elle devient une partie de lui tant leurs goûts et un aspect essentiel de leurs enfances sont les mêmes. Ces points communs surgissent peu à peu. A la longue, chaque nouvelle révélation devient signe. Car l'auteur a le goût des signes. Par exemple quand il trouve dans une brocante un livre d'Edgar Poe dont le traducteur porte le même nom que lui, ou quand il découvre que le livre de Bobin « Louise amour » est le frère jumeau de celui qu'il est en train d'écrire...

Peu à peu, nous comprenons que cet amour fou comble deux manques très anciens. Les protagonistes sont deux affamés d'affection, depuis bien avant leur âge adulte...

Dès la première page on entre dans le style très personnel de l'auteur qui a pour terreau le jeu incessant avec et sur le mot. D'emblée nous savons si nous aimerons le suivre ou si le livre nous tombera des mains.

Le conteur part d'un vocable, par exemple ici le nom de l'amoureuse, il le découpe et le recompose en le changeant légèrement. Il rajoute ou supprime une ou des lettres, syllabes, consonnes ou voyelles. Souvent il tombe sur un mot voisin ou franchement différent, mais bienvenu. Ce jeu n'est pas systématique, nous ne décelons pas une règle unique dans ce découpage/collage. Les lois qui y président sont variées : musicales, intuitives, sémantiques ou purement formelles. Il s'agit vraiment d'un jeu plastique puisque ces lois elles-mêmes sont contaminées et seuls comptent l'effet et le sens poétiques, ce qui n'exclut pas, loin de là, le joyeux plaisir iconoclaste. D'où le bonheur qu'on éprouve, à suivre cette liste d'hybridations. On a

même envie de la poursuivre, (ou de tenter). Les jeux du cadavre exquis s'ouvraient toujours à de nouveaux participants.

Là encore on n'est pas loin de l'enfance et des comptines : « y a deux testaments, y a Troyes en Champagne, y a Catherine de Russie... » Irrésistiblement je revois ces lignes de lettres, le L ou le M, que nous alignions longuement à la plume pour apprendre à écrire.

Bien sûr on pense à Queneau, Desnos, Prévert. On est en présence du même esprit ludique jusqu'à l'espièglerie. Les trouvailles se succèdent et nous procurent le même plaisir qu'à leur inventeur. Les combinaisons et le vocabulaire toujours riche et souvent rare, se renouvellent sans cesse et nous éblouissent. «... *Cauchemar pas même cache-mort. J'étreins le train de souvenirs de nos étreintes, qui m'étreint, qui m'éteint, me restreint et m'éreinte, qui m'astreint à atteindre et enfreindre les confins gluants du désespoir.* »

Ce travail sur le mot demande une mise à distance, un espace. Le vide créé permet que la souffrance s'apprivoise et s'apaise, au profit de l'humour et de la moquerie : Le « mieux vaut en rire » peut advenir. Il s'agit d'anesthésier la douleur due à l'échec amoureux, mais aussi l'autre, plus ancienne et longuement fréquentée depuis l'enfance. L'entraînement est ancien.

Cette posture demande une réflexion assidue, pour, sans cesse, remodeler et trouver des angles d'attaque et manières de faire. Elle suppose un effort de tous les instants, tous les jours.

Ritualiser la souffrance pourrait être à la source de cette écriture.

Le dépeçage et le remodelage des éléments premiers de la langue ou du langage propre s'inscrivent fondamentalement dans les recherches contemporaines.

En peinture Gauguin, à un moment de sa

recherche, en vient à définir des plages colorées dans le paysage. Puis il les cerne. Avec Kandinsky ces traits de contour se détachent de leur rôle premier. Pour chaque forme, couleur et dessin se dissocient, les lignes deviennent autonomes et se promènent librement dans les couleurs. Les Surréalistes commencent le même travail d'éclatement des formes littéraires. La musique vit la même explosion, tout cela dans la même période.

La prose poétique de Charles Simond s'ancre dans son temps. Les structures du livre évitent aussi la redite et chaque chapitre invente sa manière d'exposer. De l'un à l'autre, nous voyageons du subconscient à la conscience claire, proche du Surmoi ce qui crée chaque fois une surprise. Souvent les deux niveaux s'entremêlent. Les épisodes de l'histoire se mélangent, avant, pendant, après, de même que l'angle d'attaque de l'auteur pour en parler. Nous avons l'impression que jamais il ne répète sa façon de présenter. La forme, prose, domine lorsqu'un épisode est raconté comme la rencontre, l'installation dans la ruine, les promenades végétariennes, les révélations réciproques, leurs premières présentations du piano pour elle et pour lui, de la guitare. Un ton plus sérieux est choisi lors des affirmations idéologiques, positions politiques ou existentielles : affirmations écologiques, anti-électricité, anti-véhicules motorisés, et autres considérations attenantes.

Deux chapitres s'intitulent « Littérature » et traitent des convictions de l'auteur comme dans un essai.

Pour varier encore l'entrée dans le texte, certains passages, sont écrits en italique, comme certains mots dans le cours du texte. Ainsi l'attention ne cesse-t-elle de se renouveler.

Plusieurs passages concernent la culture : livres, peinture, musique. Pour chacun des deux personnages, elle compte par-dessus tout. Elle s'est intégrée avec force dans leur vie passée et actuelle et elle imprègne tout ce qu'ils vivent. Des références particulières reviennent. Les auteurs aimés et les émotions que leur lecture procure, occupent de nombreuses pages et apportent une diversion heureuse, voire un suspens, par exemple lors de l'écoute d'une controverse à la radio sur Millet, ou d'une conférence donnée par Charles Juliet.

L'auteur vit les livres comme des histoires d'amour, comme celle qu'il vit avec Marianne, à importance égale. Heureusement car la tristesse de l'échec se trouve un peu compensée.^(?) La harangue au raton laveur est particulièrement délicieuse ; comme le sont aussi les chapitres qui s'articulent comme une chanson autour d'un refrain, un « leit-motiv », la pomme, le coing. Ou encore, l'impromptu sur le temps, chapitre « Temporel », « *un temps pour toute chose* » et leurs déclinaisons : un temps pour (faire une chose)... et un temps pour (faire son contraire) Le ton ici s'élargit et devient épique tandis que le particulier reste présent. Il nous rappelle les « livres d'Heures », « les travaux et les jours », ces modestes décors narratifs du Moyen Age, rythmant le temps qui passe et le donnant à voir.

Le lamento final, « Je hais ce livre », chagrin d'amour semblable au « lamento d'Ariane » de Monteverdi, est aussi beau, altier, poignant.

Pour finir voici quelques petits miracles parmi beaucoup d'autres :

« ... *La littérature (...) fait mots de tout bois, émaux de tout émoi...* » / « ... *Mains enliannées, regards agrafés* » / « ... *Le joyau éclipse la gangue* » / « ... *Couper un arbre c'est amputer le vent* » /

« ... *L'homme descend du songe* ».

En conclusion cette phrase semble résumer l'essentiel sur l'auteur et son livre :

« *J'aime les mots (...) Passionnément (...) je traque le mot flagrant - déflagrant aussi parfois (...) jusque dans ses moindres retranchements dictionnaires, jusque dans ses plus subtiles ramifications sémantiques. La jouissance de ce mot adéquat, de cet inespéré qui, juste, s'ajuste, avec quelquefois l'originalité en acmé, est ma sûre motivation d'écriture...* »

RAPHAËLLE PIA

« *MARIANNARIA* » :
Roman, de CHARLES SIMOND,

Éditions l'Harmattan, 204 p. 19,00€

(1) Voir page 61 le renvoi entre ces deux synonymes.

(2) *Auberges de Jeunesse.*

(3) Voir les paysages de Schmidt-Rottluff, avec des personnages en érection sous les arbres.

(4) Son appétence pour toutes les plantes qu'elle goûte toujours. Elle ne mange pas de pommes de terre. Toujours active elle peut réparer un moteur de voiture, ordonner étrangement l'espace, etc.

(5) Cet amour de la culture, très fortement vécu, fait passer certains commentaires étonnants comme le piano comparé à un Soulages, peintre qui fait tout pour éviter le lisse...